

Une danse appliquée

Avec une vingtaine de pièces chorégraphiques *in situ* pour des architectures variées, **Julie Desprairies** est habitée par son credo : « rendre visible le mouvement des lieux. » Son nouveau projet d'un film chorégraphique *Autour du parc* tourné à La Villeneuve de Grenoble, quartier novateur des années 70, invite à porter un regard rétrospectif sur son parcours.

Elise Ladoué dans
*Petit vocabulaire
dansé du Centre
Pompidou-Metz, 2010.*
Photo : Raphaël Zarka.



Julie Desprairies est née à Paris en 1975. Après avoir suivi des études de théâtre et d'arts plastiques, elle fonde sa compagnie en 1998, à l'occasion d'un spectacle créé dans des carrières de pierre du Pont-du-Gard. Elle affirme cette démarche contextuelle en l'appliquant à l'architecture moderne dès 2000 et développe ses recherches sur le corps comme outil de mesure des espaces construits. Elle crée son premier « *environnement chorégraphique* » pour la Bibliothèque du Centre Pompidou, lors de la Nuit Blanche 2004. Ayant ensuite notamment effectué une longue résidence aux Champs Libres à Rennes en 2008 et proposé un *Petit vocabulaire dansé* du Centre Pompidou-Metz en septembre 2010, elle travaille actuellement sur trois projets : un film à Grenoble, un chantier chorégraphique pour le futur Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem) à Marseille, et un « *inventaire dansé* » de la ville de Pantin.

S'ajoutent encore deux parrains plasticiens qu'elle a découverts durant ses études : Thomas Hirschhorn, pour son utilisation de matériaux ordinaires au service d'un discours, et Wolfgang Laib, pour l'obstination de sa démarche et la grande poésie de ses sculptures.

Danse hors-les-murs

Suivant les grands axes tracés par la *postmodern dance*, Julie Desprairies n'a jamais créé de spectacle dans une salle. Chaque fois, la jeune femme investit un site spécifique pour une proposition unique, non reproductible ailleurs. Elle s'entoure de partenaires tels que Juliette Barbier (plasticienne, scénographe et costumière), Barbara Carlotti (chanteuse et danseuse), Mickaël Phelippeau et Arnold Pasquier (danseurs et plasticiens), souvent situés au confluent de plusieurs disciplines artistiques, et fait appel à des danseurs et musiciens amateurs, employés ou usagers du lieu : écoliers, étudiants, habitants, commerçants... « *J'aime faire danser les non-danseurs car ils s'appliquent alors que le professionnel a appris à dissimuler l'effort.* »

Pour ne pas faire de concession aux codes de la représentation, la lumière est celle du site (sans ajout), et la musique, jouée en direct, est choisie selon la période historique du lieu. Elle accorde enfin une place essentielle aux images et utilise prioritairement les matériaux sur place avec des actions simples et graphiques : par exemple, déplacer du sable noir sur le fond ocre des carrières de pierres du Pont du Gard dans l'immense plateau de quatre hectares (*Et d'autres choses encore*, 1998) ou recouvrir totalement le parquet d'une salle de mariage avec des serpentins blancs tout droit venus de documents administratifs au rebut (*OUI*, 2004).

Ses choix la conduisent à revendiquer « *une danse appliquée* », tout comme il existe des arts appliqués. Une danse concrète, à base de gestes simples, écrite au plus près du site : les mouvements proviennent de sa lecture des lignes de construction, matériaux, formes, espaces. Cette chorégraphie (prise dans son sens étymologique) s'aligne entièrement sur l'écriture architecturale. Elle affirme ainsi son ambition : adopter une démarche contextuelle en ne plaquant pas un vocabulaire préexistant pour laisser advenir des mouvements

décolants du lieu. « *Ma danse rend accessible le langage architectural. Elle agit comme révélateur.* » Pour ce faire, la chorégraphe accomplit tout d'abord un important travail documentaire sur l'histoire et les usages du site : lectures, entretiens, consultation d'archives, visites. Intervient ensuite une expérimentation physique du lieu par le corps des interprètes : « *J'utilise le corps du danseur comme outil de mesure et d'appréhension des espaces, de l'échelle, des circulations, des matériaux, des usages et des spécificités architecturales du site.* » Dans cette phase préparatoire d'expérimentation, les professionnels s'approprient le lieu et les usagers le réinterrogent. Leurs propositions nourriront la chorégraphie très écrite de Julie Desprairies, qui accorde peu de place à l'improvisation.

« J'aime faire danser les non-danseurs car ils s'appliquent »

Peu à peu, son vocabulaire se précise et sa démarche se formalise par une définition personnelle d'un lexique commun à la danse et à l'architecture⁽¹⁾ : espace, matériaux, mouvement, paysages, poids, relation, répétition, utopies et rythme. « *Il y a deux façons de traduire le rythme d'une architecture. Soit le danseur entretient un rapport physique aux éléments qui la constituent : il s'appuie, saute, piétine, attrape, glisse, se cogne, gratte, etc. Soit le danseur lit l'architecture comme une partition, composée des signes que sont les portes, fenêtres, balcons, balustres, corniches, gouttières, etc.* »

Postures, actions et gestes constituent peu à peu sa grammaire corporelle appliquée. Son vocabulaire s'enrichit de mots nouveaux au fil de ses investigations architecturales, que le projet d'un « *inventaire dansé* » de la ville de Pantin pour 2012 ne manquera pas d'étoffer. Sa recherche s'étend d'autre part aux gestes du travail avec des bibliothécaires, des commerçants ou bien encore des céramistes (à la Manufacture nationale de Sèvres – *Les Trois Contents*, 2009). En septembre 2010, elle a ouvert la saison du Centre Pompidou-Metz avec une proposition en forme de lexique singulier. Chaque terme donne lieu à des actions traduisant librement des composantes

Mue par une immense appétence pour la danse, l'architecture et les arts plastiques, Julie Desprairies a une famille faite de plusieurs pères, mères et parrains. Elle se forme auprès des pères de l'architecture moderne (le Bauhaus, Le Corbusier, Frank Wright) – « *Les modernes révolutionnent les matériaux, les formes, le rapport à l'espace. Le corps humain détermine les proportions du bâtiment, c'est l'invention du Modulor* » – et fait « ses classes » en investissant le Collège néerlandais de Dudok à la Cité internationale universitaire de Paris (*Ici cette fois-ci* en 2000), l'Hôtel de ville de Blanc-Mesnil de Lurçat (*OUI*, 2004), ou encore l'aéroport Santos Dumont des Frères Roberto à Rio de Janeiro (*Vue sur la mer*, 2005). En parallèle, elle boit le lait de deux mères américaines : « *Ce que je fais n'existerait pas sans la postmodern dance. Elle a ouvert de nouvelles voies conceptuelles qui ont autorisé une pratique comme la mienne, et permis de travailler par rapport à l'architecture. Je me sens héritière de ce grand défrichage : l'investissement de sites non dévolus à la danse – la rue, les toits et autres paysages –, la prise en considération des contextes pour fabriquer une chorégraphie, la transdisciplinarité associant plasticiens, comédiens, musiciens, danseurs occasionnels, et l'utilisation de gestes quotidiens. Je ne pourrais pas faire ce que je fais sans les tâches d'Anna Halprin et les échos de Trisha Brown sur les toits de Manhattan.* »

essentiels du bâtiment ou des intentions de l'architecte Shigeru Ban. Ainsi « *se déshabiller* » est illustré par l'ouverture simultanée de trois volets d'une façade rétractable, « *une mise en scène spectaculaire du bâtiment d'où sortaient les danseurs et dont la réussite dépendait de l'implication des agents de sécurité dans mon projet!* » Le centre se trouve alors en bordure d'un terrain vague où poussent des herbes folles. Très simplement les danseurs interprètent le mot « *contexte* » en plantant ces herbes, fraîchement cueillies aux alentours, dans les dalles trouées d'une galerie d'exposition, créant d'emblée une image très poétique. S'exécute ainsi un geste artistique transgressif, marquant l'incursion du vivant et du fragile au sein de l'institution muséale.

Changer la vi(II)e

Se passionnant pour des projets urbains et politiques novateurs comme le quartier des Gratte-ciel de Villeurbanne, conçu au début des années 1930, et le quartier de La Villeneuve à Grenoble, à la fin des années 1960, la chorégraphe conçoit des propositions visant à donner à voir l'utopie architecturale et sociale.

Pour la Biennale de la danse de Lyon 2006, sa compagnie offre un parcours chorégraphique (*Là commence le ciel*) avec des danseurs amateurs, à la manière d'une comédie musicale de Jacques Demy. Le temps fort se déroule sur le perron de la mairie à partir duquel les spectateurs, assis devant Elise Ladoué qui danse, peuvent distinguer les silhouettes de danseurs qui lui font écho sur les terrasses – aux 18^e, 19^e et 20^e étages – de deux gratte-ciel, situés à 300 mètres de distance. Aux idées humanistes de progrès social attachées à ces tours, qui signifiaient à l'époque confort et lumière pour tous, Julie Desprairies répond par un saisissant raccourci spatial. « *Par ce dispositif, je montre le geste architectural et politique fort de l'époque, qui consistait à placer le symbole du pouvoir face à un ensemble de logements sociaux. C'est comme si, à Paris, on plaçait l'Hôtel de ville en face de la Cité des 4 000!* »

Elle adopte la même démarche pour son nouveau projet de création vidéo-chorégraphique, *Autour du parc*, développé avec des habitants de La Villeneuve à Grenoble. Ce quartier, construit entre 1968 et 1978, est un témoin exemplaire des idées urbaines novatrices d'une époque enthousiaste, où l'on

Là commence le ciel, parcours chorégraphique pour les Gratte-ciel de Villeurbanne-Biennale de la danse de Lyon 2006.

Photo : Vladimir Léon.



aspirait à changer la ville pour changer la vie. Il fut imaginé par une équipe pluridisciplinaire issue de l'Atelier d'Urbanisme et d'Architecture (AUA), en étroite collaboration avec la municipalité Dubedout, ouverte à ce laboratoire d'expérimentations tous azimuts : habitat, pédagogie, culture et santé. La Villeneuve incarna l'idée de mixité des populations et des usages avec de multiples lieux collectifs propices aux rencontres, un grand parc et une rue-galerie, colonne

vertébrale du quartier, courant sous les immeubles, sur laquelle tous les équipements se greffent et qui se terminait alors par une passerelle la reliant à la Maison de la Culture. Un symbole politique fort. Mais la passerelle fut détruite lors de la rénovation de cette maison, rebaptisée MC2. Autre symbole. Le film permet de retisser le fil cassé en racontant le parcours d'une danseuse, figure-personnage, qui suit le tracé de cette fameuse rue-galerie, traversant le quartier du sud au

Images-récits

« Il faudrait juste qu'on fasse sauter le haut de l'immeuble en face. »
 « Heureusement que j'étais pas là en juillet moi ! » « Il y a une pulsion de vie ici qu'il n'y a pas ailleurs. » Quelques unes des phrases recueillies par Studio Public en septembre 2010 à La Villeneuve, à Grenoble, juste après les « événements » de juillet. Les témoignages sont multiples,

à l'image du quartier, qui recense plus de 40 nationalités différentes. L'association Studio Public, composée d'une dizaine de membres d'horizons artistiques variés, s'intéresse depuis quelques années à ce quartier construit au début des années 1970, où se mêlent espaces verts et immeubles de logements sociaux.
 « Souriez (ou pas), on installe un studio photo, entrée libre. » Montant des studios dans le parc, la rue..., Studio Public propose à qui veut de choisir décors et accessoires pour mettre en

scène sa propre image, seul ou en groupe. Ailleurs, au Centre social de L'Arlequin, l'association invite les habitants à compléter une carte en dessinant les liens qui les unissent. Une manière de donner une autre image et d'autres récits des cités, bref, de se réapproprier son lieu de vie. « J'avais un peu peur de ce quartier, parce que je sais que la police a peur de ce quartier », confiait un des habitants. Espérons que ça change. **P. V.**

www.studio-public.org

nord, de l'École d'architecture jusqu'à... la MC2. La question de l'héritage de mai 68 intéresse Julie Desprairies au premier chef, sans tomber dans l'ornière de la nostalgie.
 « Fidèle au projet d'origine et conscient de son évolution, le film propose une lecture actuelle et questionne par le corps le rapport des usagers et habitants à leur environnement quotidien architectural et urbain. » Pour ce quartier paupérisé et diabolisé par le « discours de Grenoble » de Sarkozy, la chorégraphe décide d'utiliser la vidéo pour montrer qu'on peut utiliser le même médium dans le même lieu et avec les mêmes acteurs que la télévision, mais à des fins diamétralement opposées. A ce jour, son film n'a pas reçu de soutien financier de la Ville, qui mène une politique culturelle frileuse et entretient un climat d'opacité général. Dans la perspective d'une rénovation de La Villeneuve, un appel à projet artistique a été lancé mais très peu diffusé – un paradoxe lorsqu'il s'agit de travailler sur un territoire où des équipes, effectuant un travail de longue haleine, pourraient (devraient ?) être des partenaires de réflexion. En outre, la volonté de recourir à des artistes pose question par rapport au calendrier de rénovation urbaine, car, lorsque les décisions sont déjà prises, le risque d'instrumentalisation des artistes n'est pas loin.

Environnements chorégraphiques

Deux changements caractérisent le parcours de Julie Desprairies : l'abandon du dernier lambeau de la convention scénique et la revendication assumée de sa subjectivité. Jusqu'en 2004 elle reste dans un rapport frontal scène-salle traditionnel, mais sa

collaboration avec Nicolas Frize lors d'un concert l'en affranchit. Avec *La Danse en libre accès* à la BPI, elle multiplie les points de vue des spectateurs en inaugurant la notion « d'environnement chorégraphique » qu'elle définit ainsi : « J'appelle ainsi un spectacle dont tous les paramètres – actions, déroulement, lumière, son, horaires, durée, rapport au public, costumes, accessoires, scénographie, écriture chorégraphique – sont déterminés par une architecture, son contexte historique et urbain, les intentions de son auteur. »⁽²⁾ Trois autres environnements chorégraphiques suivront, dont une déambulation aux Champs Libres à Rennes, *Printemps* (2008). La monumentalité de cet équipement culturel tricéphale (la Bibliothèque, l'Espace des sciences et le Musée de Bretagne) construit par Christian de Portzamparc change la donne et la conduit à se positionner autrement. Même avec un nombre important de participants, impossible de rivaliser. « Pour trouver ma place parmi ces formes imposantes, je troque mon goût des corps construits, géométriques et fiers, inspirés par l'atmosphère constructiviste qui règne dans l'architecture du début du XX^e siècle, contre une recherche de l'informe, de l'organique, du végétal, de l'aquatique. »⁽³⁾ A la prédominance minérale du bâtiment, elle oppose la luxuriance du végétal (avec des plantes apportées par les habitants). A la monumentalité du site, l'organicité de 150 corps.
 Derrière son credo d'une danse appliquée avec une posture poreuse de caméléon, on sent poindre le fantasme d'effacement du subjectif : une danse qui serait *pure révélation* de l'écriture architecturale. Toutefois, les architectures postmodernes à Rennes et Metz l'écartent de ce seul rapport

en induisant un nécessaire décalage avec du vivant et du fragile.

Au fil de ses projets chorégraphiques, tendus entre le spectaculaire et l'ordinaire, dans des lieux non dédiés au spectacle vivant, Julie Desprairies n'a de cesse d'élargir ses horizons architecturaux et d'explorer l'espace public, théâtre à ciel ouvert d'improbables scènes éphémères et poétiques.

Christiane Dampne

1. DVD *Petit vocabulaire danse / architecture* (2005)
2. « Printemps à Rennes », Julie Desprairies, revue *Criticat* n° 4, septembre 2009.
3. *Ibid.*

Autour du parc, projection le 27 mai à la MC2 : Grenoble dans le cadre du festival Les Soirées (coproduit par le CCN de Grenoble et la MC2), puis en juin à l'Espace 600 à La Villeneuve et dans le cadre de l'évènement SecteurSixStreet à la MJC Prémol. Diffusion le 27 mai sur www.numeridanse.tv et livesweb.arte.tv.

Plusieurs projets de la Cie ont fait l'objet d'une réalisation vidéo. A noter notamment :

Les Trois Contents (2009) d'Arnold Pasquier à la Manufacture nationale de Sèvres
Petit vocabulaire dansé du Centre Pompidou-Metz (2010) de Vladimir Léon.

www.compagniedesprairies.com